

Carnet de bord #3

Un jour, un chapitre

Par Jean Lambert-wild

C'est toujours une chose curieuse que de se retrouver au milieu de la scène d'une salle de théâtre vide. C'est comme visiter le ventre d'un Léviathan endormi qui vous aurait avalé par mégarde en ronflant. Il y a, bien-sûr, une appréhension à se retrouver dans les entrailles d'un monstre dévorateur. Mais ce malaise ne dure pas longtemps, car sans que l'on s'en aperçoive nous nous mettons à respirer au rythme de la bête, calant nos pulsations sur les siennes, nos gestes à sa sensibilité, notre voix à l'écho de ses parois.

Et cela que l'on soit acteur ou spectateur. Ce qui, en somme, est peut-être la même chose car chacun agit à l'endroit d'où il se tient et chacun est spectateur d'un autre en action. Il ne peut y avoir de théâtre sans cette réunion d'un public fait à l'entente de deux publics venus s'écouter. Peu importe finalement de savoir qui est acteur et qui est spectateur.

J'aime passer par le ventre de la baleine, entrer dans cette obscurité nuancée d'équivoques, de dépouillements, de chimères capricieuses. J'en ressors changé, né de nouveau, enrichi d'une peau plus ancienne gravée de symboles qui transforment mes rides et mes cicatrices en livre.

Ce ventre, à l'usage de ma vie de clown, est devenu le mien. C'est un peu ma maison. J'y ai mes petites habitudes. J'ai autant de maisons qu'il y a de salles qui m'ont avalé puis recraché. Cela couvre un territoire aussi vaste que plusieurs océans qui fait de ma vie une aventure où parfois je rêve de chevaucher Moby Dick en déclamant du Molière. Il y a des demeures auxquelles je suis plus attaché, y ayant vécu des reformulations de tout mon geste artistique. La salle Lesage, du Palais des Arts de Vannes est de celles-ci.



C'est pourquoi, en me glissant dans la salle Lesage du Palais des Arts de Vannes, j'eus un frisson qui me parcourut l'échine. Je me souvins de la voix d'or de Yann-Fañch Kemener, du rire fécond de Gildas Le Boterf, des vibrations colorées du *Recours aux forêts*, de l'ultime tourbillon de *Comment ai-je pu tenir là-dedans*. Tout était là, en ordre. Mais la bête endormie écumait d'une impatience douloureuse. Elle était depuis trop longtemps échouée sur ce « rivage de peur » qu'un petit monstre capricieux, invisible, avait construit sournoisement. Elle voulait bien se reposer un peu, mais ce repos était devenu une quarantaine. Sans le plancton des rires et des larmes des spectateurs, elle n'avait plus de quoi se nourrir. La bête était inquiète. Je me sentais nerveux. Il fallait donc tout d'abord la rassurer et me calmer. Je le fis en faisant récitation d'un passage de *Le Diable boiteux* de Alain René Lesage.

« Qui diable soupire ici ? C'est moi, seigneur écolier, lui répondit aussitôt une voix qui avait quelque chose d'extraordinaire ; je suis depuis six mois dans une de ces fioles bouchées. Il loge en cette maison un savant astrologue, qui est magicien. C'est lui qui, par le pouvoir de son art, me tient enfermé dans cette étroite prison. Vous êtes donc un esprit ? dit don Cléofas, un peu troublé de la nouveauté de l'aventure. Je suis un démon, reparti la voix ; vous venez ici fort à propos pour me tirer d'esclavage. Je languis dans l'oisiveté, car je suis le diable de l'enfer le plus vif et le plus laborieux. »

Lui ayant donné reconnaissance d'elle-même par l'extrait de l'œuvre dont elle portait le nom tatoué sur son flanc, elle me reconnut à son tour et m'accueillit.

Je pouvais alors commencer ma lecture. Mais pour contenter totalement le ventre de ma baleine préférée, j'avais pris soin de venir avec un comparse à qui elle avait déjà offert l'hospitalité lors d'une représentation de *Julia* mise en scène par Christiane Jatahy. Il s'agit de Julio, un acteur de talent, plein de tempérament, maître de chant, charmeur du bec, un joli canari qui a le don de la mesure et sait vous offrir une adresse juste au moment opportun. A deux, nous aurions plus d'amusements à lui offrir pour qu'elle s'ébroue de la torpeur de cette époque qui l'affamait. Le chapitre à lire était long mais le temps disparut. La salle Lesage se réveillait avec la douceur d'une belle au bois dormant. A chaque mot de Ramuz, son ventre de baleine se soulevait me faisant comprendre le sens de son édifice : préserver l'abri où nous faisons communauté pour renaître des épreuves silencieuses.

